

# Le général Pau : citoyen de Reichshoffen

Jean-François Kraft

**L**e général Pau, Paul Marie César **Gérald**, fait partie de la génération des grands chefs militaires de la Première Guerre mondiale, comme Gallieni, Joffre, Maunoury ou Castelnau ; Foch est plus jeune.

Né en 1848, il décèdera en 1932, exerçant alors les fonctions de Président de la Croix Rouge française.

Il avait un lien affectif particulier avec la ville de Reichshoffen : le visiteur attentif remarquera au musée du fer, « *historique et industriel de Reichshoffen* », une statue en fonte de la Vierge Marie, offerte par le Général dans les années 1880 et coulée dans un mélange d'obus français et allemands « *dans l'espoir qu'il n'y ait plus jamais de guerre* »<sup>(1)</sup>.

Le général Pau savait de quoi il parlait ! Le 6 août 1870, il perd la main droite sur le champ de bataille de Frœschwiller et, après une courte convalescence, il rejoint son régiment, le 78<sup>ème</sup> d'infanterie de ligne, pour reprendre les combats dans l'Armée des Vosges. Il finit la guerre à Paris et il poursuit une brillante carrière militaire : en 1914, il libère Mulhouse et il entre dans les faubourgs de Colmar.

Destin d'exception pour un homme exceptionnel dont la mémoire s'est estompée, mais dont la vie se sera jouée à Reichshoffen et aura fait corps avec le destin de l'Alsace.

## Une enfance lorraine

Paul Marie César Gérald Pau naît le 29 novembre à Montélimar ; il est le fils de Vital Esprit Césaire Pau, capitaine au 68<sup>ème</sup> Régiment d'Infanterie de Ligne, et de Louise Pétronille Eyma Alleaume. Si les prénoms de son père indiquent une ascendance provençale, sa mère, Louise Pétronille Eyma Alleaume, est née à Nancy d'une famille de militaires.<sup>(2)</sup> Son grand-père maternel, décédé en 1860, avait servi dans les gardes du corps royaux et avait quitté le service en 1830.<sup>(3)</sup>

Le jeune Pau, que sa famille appelait « *Gérald* », son quatrième prénom<sup>(4)</sup>, aura la douleur de perdre son père à l'âge de 8 ans. Mais il sera choyé par sa mère et sa sœur aînée de 4 ans, Marie-Edmée, qui rédigera un journal publié à titre posthume en 1876 contenant des renseignements précieux sur l'enfance du chef.

Le milieu familial est légitimiste et catholique, mais avec de faibles ressources en raison de l'absence de fortune et du décès prématuré du père.

Malgré tout, la famille ne manque pas de soutiens ; si l'on a peu de renseignements sur la famille



Gérald âgé de 10 ans

paternelle, la famille maternelle est aisée et dotée de solides appuis : un oncle est chanoine de la cathédrale de Chartres, une tante habite le château de Romémont près de Nancy et Mme Pau, tout comme sa fille Marie-Edmée, fréquente la meilleure société nancéenne et au-delà ; son grand-père n'a-t-il pas combattu en Vendée aux côtés de la Rochejacquin ?<sup>(5)</sup>

L'avenir de Gérald est tout tracé ; à 10 ans, il intègre le Prytanée mili-

taire de la Flèche. Absent onze mois par an, il ne revient en Lorraine que pour les vacances d'été que la famille passe à l'ermitage du château de Romémont mis à leur disposition par leur tante. Gérald développe des talents épistolaires, encouragé par sa sœur, et il collectionne les premiers prix. « *Voici notre Gérald de retour, sergent-major ; il a obtenu dix premiers prix, plusieurs accessits et une mention d'honneur. Le cher petit est encore plus affectueux qu'autrefois* » Journal - août 1861. Il obtient le grade de bachelier es Sciences de l'Académie de Caen le 2 mai 1866 à l'âge de 17 ans.

Retour à Nancy où il prépare l'entrée de Saint-Cyr à la corniche Drouot ; il est reçu très brillamment, 9<sup>ème</sup> sur 301.

Doté d'une bourse de la ville de Nancy justifiée pour son statut d'orphelin, il effectue une scolarité dont le bulletin de sortie fait apparaître d'indéniables qualités militaires : 17/20 en théorie, 16/20 en réglementation, 15/20 en pratique et en allemand. Il sort bien classé, mais pas au même niveau qu'à l'entrée : 60<sup>ème</sup> sur 259 de la promotion « *Mentana* »<sup>(6)</sup>. Ce classement n'est pas anodin car les commentaires de sa sœur et son dossier scolaire militaire font apparaître un jeune homme à la fois attentif, modeste, mais aussi décidé et ferme ; on sent un homme d'action réfléchi, qui ne se met pas en avant : il fait partie des meilleurs, mais sans acharnement à prouver quoi que ce soit.

Son classement lui permet de choisir un régiment d'infanterie prestigieux : le 78<sup>ème</sup> d'infanterie de Ligne où il est affecté le 1<sup>er</sup> octobre 1869 à l'âge de

21 ans comme sous-lieutenant. Le régiment stationne alors à Besançon. Le 78<sup>ème</sup>, créé en 1684, ancien régiment de Toulouse et de Penthièvre, s'est illustré à Austerlitz, Wagram et plus récemment alors à Solferino.



Le sous-lieutenant Pau ainsi que sa famille peuvent donc être satisfaits : il reprend les traces de son père. Le 24 octobre 1862, lors de l'entrée de Mac Mahon à Nancy, sa sœur écrivait dans son journal « *Je suis dans une frénésie de gloire, pourquoi le bruit du canon, l'odeur de la poudre me bouleversent-ils ?* ».

Huit ans plus tard, elle sera hélas confrontée à la réalité.

### Froeschwiller : l'épreuve et la famille !

Le sous-lieutenant Pau était affecté dans son régiment depuis moins d'un an lors de l'entrée de la France en guerre contre la Prusse. Il est officier de section au sein de la 5<sup>ème</sup> Compagnie – capitaine Hausseguy, du 2<sup>ème</sup> bataillon – chef de bataillon Gibon ; le 78<sup>ème</sup> d'infanterie de Ligne est dirigé par le colonel Carray de Bellemare, héros de Solferino, fort de trois bataillons et d'un effectif total de 1865 hommes<sup>(7)</sup>.

Il compose la 2<sup>ème</sup> Division avec le 50<sup>ème</sup> d'infanterie de Ligne, le 2<sup>ème</sup> Turcos et le 16<sup>ème</sup> bataillon de chasseurs à pied.

### La bataille

Au matin du 6 août, le 78<sup>ème</sup> est en réserve au sud de Froeschwiller car la division avait été engagée l'avant-veille à Wissembourg. Le 78<sup>ème</sup> n'avait pas participé aux combats, mais il avait soutenu l'action en occupant la ligne entre le col du Pigeonnier et le col du Pfaffenschlick.

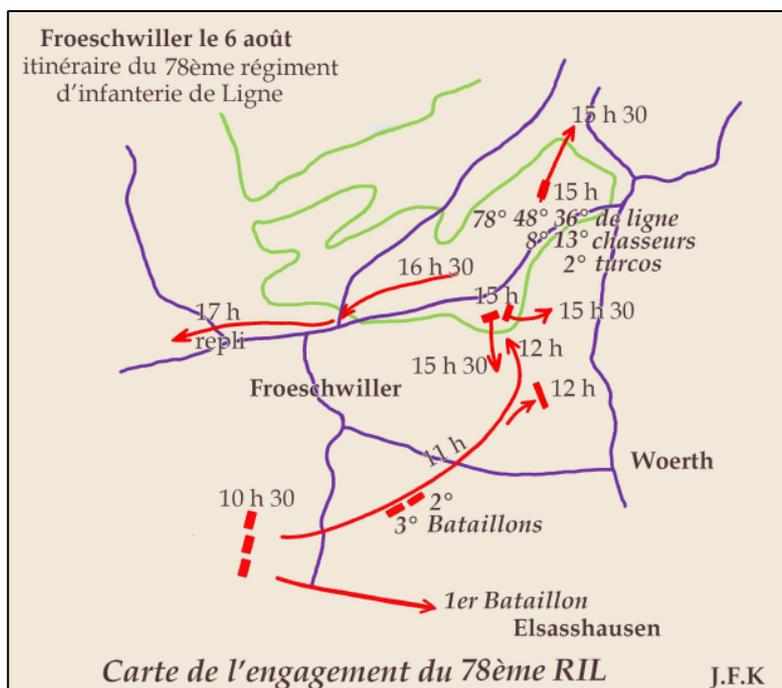
L'affaire démarre dans de mauvaises conditions car l'historique du régiment précise à la date du 5 août « *les distributions sont tellement en retard et incomplètes que le pain n'est distribué qu'à 9 heures du soir et à raison de 8 kilos par compagnie* ». Or, une compagnie compte une centaine d'hommes.

Le régiment reste au repos jusqu'à la fin de la matinée mais, avant 11 heures, la pression allemande augmente car l'Armée bavaroise attaque entre Froeschwiller et Langensoultzbach, à la fois par les bombardements de l'artillerie de la 1<sup>ère</sup> division qui a pris position au sud du Goersdorf, et par des vagues d'assauts d'infanterie.

Aussi, avant 11 heures, le 78<sup>ème</sup> d'infanterie est appelé à renforcer la 3<sup>ème</sup> division qui y fait face ; il doit rejoindre le 48<sup>ème</sup> d'infanterie et le 8<sup>ème</sup> chasseurs.

Le 2<sup>ème</sup> bataillon doit gagner le plateau, et le 3<sup>ème</sup> bataillon se positionner en limite de la forêt. Le 1<sup>er</sup> bataillon rejoint Elsaßhausen pour assurer la garde de l'Etat-major de Mac Mahon.

Dès leur engagement, les 2<sup>ème</sup> et 3<sup>ème</sup> bataillons subissent des erreurs tactiques que plusieurs rapports d'après-guerre ne manqueront pas de signaler<sup>(8)</sup>.



En contournant Frœschwiller par le sud pour gagner leurs emplacements, les bataillons progressent en colonne par sections. L'artillerie bavaroise les repère dès qu'ils atteignent la route et elle engage le feu. Les tirs font des ravages dans les rangs et les chefs de bataillons les font rompre pour continuer la progression en lignes.

La troupe se déploie, mais sous le bombardement et pour s'installer sur des positions non repérées : il en résulte une grande confusion et les soldats se mettent à couvert dans le bois de Frœschwiller.

Ils finissent par prendre leurs positions, le 3<sup>ème</sup> bataillon dans la forêt et le 2<sup>ème</sup>, selon ce que rapporte l'historique du régiment<sup>(9)</sup> :

« à gauche se trouve un bois qui suivant la pente du terrain descend à l'ennemi, à droite un ravin profond se dirige vers les prairies qui entourent Woerth ; les flancs sont couverts de vignes, de houblonnières, de vergers ». C'est ici que Pau conduit sa section à midi : il va rester en position jusqu'à la prise de Woerth, puis se regrouper en lisière du bois avec les autres unités jusqu'à 15 heures. L'historique du régiment rapporte encore :

« vers 3 heures, la ligne faiblit, une trouée se fait à droite, les officiers ne voient plus de salut que dans une tentative désespérée, ils crient « en avant » et le 78<sup>ème</sup>, un moment rallié, se précipite, mais les hommes sont exténués, les munitions manquent, les caissons de réserve se retirent, l'artillerie et les mitrailleuses ont cessé le feu » .

Après cette charge à la baïonnette, les unités françaises se regroupent pour enrayer la progression prussienne et parer au plus pressé : « les heures s'écoulaient : de tous côtés les Prussiens débouchaient en colonnes profondes. M. Gigois (l'adjoint au Colonel) fait sonner la charge, tous s'élançèrent sous une pluie de balles ».

Les débris du 78<sup>ème</sup> doivent se replier vers 16h30 et, alors qu'ils se rapprochent de Frœschwiller, les soldats constatent que le village est occupé par l'ennemi. « Il est cinq heures, chacun cherche à se frayer un passage mais bien peu parviennent à s'échapper ». Finalement « le 78<sup>ème</sup> laisse sur le terrain plus de 30 officiers, dont une dizaine de

morts et 750 hommes, dont 250 tués ; les autres sont en grande partie faits prisonniers et une douzaine d'officiers, parmi lesquels le colonel, échappent seuls à ce désastre ; ils parviennent à rallier 300 hommes sur Reichshoffen qu'ils dirigent vers le camp de Chalons ».<sup>(10)</sup>

### Les blessures du sous-lieutenant Pau

Le jeune sous-lieutenant compte parmi les blessés graves. Il est touché par deux fois, d'abord de deux éclats d'obus à la jambe gauche, puis plus tard par un autre éclat qui lui fracasse le poignet droit<sup>(11)</sup>.

L'historique du régiment expose qu'au début de l'engagement, les musiciens avaient été chargés d'établir l'ambulance du régiment à Frœschwiller ; l'église, puis le château, ont effectivement été transformés en hôpitaux de campagne, et bien vite saturés !

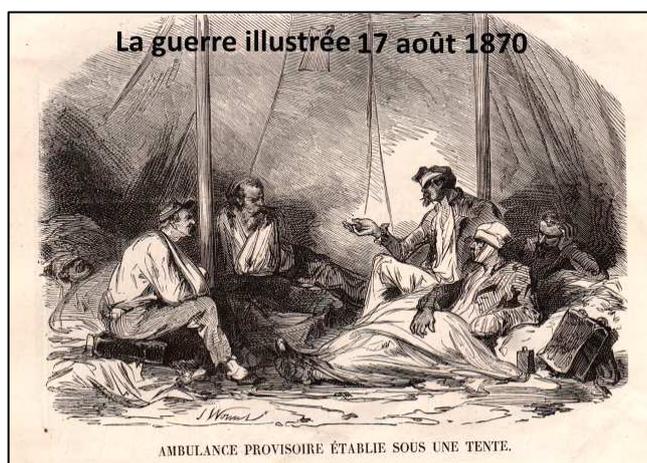
Mais le sous-lieutenant ne s'y est pas rendu. On sait par le journal de sa sœur qui avait reçu le témoignage de deux soldats de sa compagnie repliés à Nancy, que Gérard Pau avait continué le combat après une première blessure ; on peut donc faire l'hypothèse que cette blessure lui avait été infligée lors du bombardement bavarois. On apprend encore dans le même journal que lors de la perte de sa main, il se serait exclamé « bah, ce n'est pas grave ! » et qu'il avait préféré rester avec ses hommes plutôt que d'être évacué. « Ah, ce qu'il est courageux autant qu'il est bon pour le soldat » rapportent-ils.

La relation<sup>(12)</sup> de la bataille par la revue l'illustration, parue le 9 janvier 1932 n'est donc pas exacte : elle raconte qu'il se serait évanoui, puis qu'il aurait été laissé pour mort sur le terrain pour être enfin secouru après la bataille par une famille d'Alsaciens... Ainsi naissent les mythes !

Comme Frœschwiller était aux mains de l'ennemi vers 16 h 30, on peut penser qu'il a gagné Reichshoffen avec le colonel Carray de Bellemare qui s'est ouvert le chemin du repli vers 17 heures, puis qu'il a été déposé par ses compagnons à l'ambulance de Reichshoffen, située au château. En tout état de cause, son dossier militaire porte la mention « fait prisonnier à l'ambulance de Reichshoffen », ce qui confirme cette version des faits.

Tous les récits des combats indiquent que les jours qui suivirent la bataille, les blessés français et ennemis étaient mélangés et que les chirurgiens des deux nations opéraient de même sans relâche. Une main arrachée n'est pas une petite blessure et il a donc été amputé de l'avant-bras droit à Reichshoffen dans les jours qui ont suivi les combats.

Comme, ni les autorités d'occupation, ni les autorités locales françaises ne pouvaient assurer la pérennité des ambulances qu'il aurait fallu



transformer en hôpitaux, le principe était d'envoyer les blessés en convalescence (quand ils survivaient) dans les familles du pays<sup>(13)</sup>. C'est ainsi que Gérard Pau sera placé dans la famille Robein-Damm, actuellement 12 rue du général Leclerc, en face de l'église ; il reviendra retrouver la famille en 1919.

Le 31 août à Nancy, sa sœur Marie-Edmée apprend qu'il est vivant, grâce à une information communiquée à sa mère par le Prince de Schwerin-Mecklenbourg indisposé qui séjourne à l'hôtel de Paris. Il y a de quoi s'interroger sur les réseaux familiaux de la mère du futur général ! Famille peut-être sans fortune, mais susceptible d'être reçue spontanément par un prince royal de Prusse ! Peut-être l'histoire militaire et les fonctions occupées par son père fournissent-elles des pistes d'explication ?

Marie-Edmée décide illico de partir retrouver son frère dans le but de le ramener ; elle demande audience au Prince auquel elle s'ouvre de son projet ; il lui accorde un sauf-conduit pour traverser les lignes et une lettre d'introduction auprès du chancelier Bismarck qui se trouvait alors en Alsace ; soucieux du bon déroulement de son voyage, il la fait accompagner par un Comte prussien, chevalier de Saint Jean et directeur des haras de Silésie...



Journal de Marie - Edmée 1876

Au moment du départ, il indique à Marie-Edmée que son frère est dans une maison située à côté de l'hôtel de l'Ange d'Or. Le 5 septembre au soir, l'équipe arrive à Lauterbourg en train et Marie-Edmée dort dans une auberge des environs au milieu des troupes.

Les affaires vont vite car, le 7 septembre, elle passe la nuit à Reichshoffen, dans la même chambre que

son frère... et elle se lève tôt car le chancelier Bismarck lui a accordé une audience de bonne heure à Haguenau. Notons que la veille, elle avait été accueillie par M. de Leusse, M. de Flavigny, directeur de l'Internationale française de la Croix Rouge et les chevaliers de Malte présents sur les lieux !

Il était temps qu'elle arrive, car son frère avait été jugé transportable par les autorités prussiennes et son départ pour un camp de prisonniers était programmé dans les dix jours à venir.

Au total, elle rencontrera trois fois le chancelier Bismarck qui consentait à la laisser ramener son frère blessé, mais à deux conditions : qu'il soit attesté que sa blessure était consolidée selon les règles sanitaires prussiennes et qu'il s'engage à ne plus combattre contre les Allemands. Grave dilemme car le sous-lieutenant refuse énergiquement de prendre un tel engagement... Marie-Edmée, lors de son dernier entretien avec le chancelier n'obtiendra pas son accord, mais ce dernier ne fera pas pour autant obstacle au départ ; elle explique qu'en tout état de cause, avec un avant-bras fraîchement amputé, son frère n'est plus en état de combattre. Bismarck n'en était sans doute pas tout à fait convaincu ! Si le frère ressemble à la sœur !!

A la mi-septembre, la famille est donc réinstallée à Nancy et « Gérard » bénéficie des soins attentionnés de sa mère et de sa sœur.

Ces deux dernières multiplient leurs activités au profit des blessés des ambulances dans la ville remplie de militaires. Mais le sous-lieutenant est vigoureux et il se remet rapidement ; à la mi octobre, un mois seulement après son retour, il fait part à sa mère de son intention de reprendre le combat : « *bon sang ne saurait mentir* » et, face à l'envahissement du pays, au siège de Paris et aux mesures de mobilisation du Gouvernement de la Défense Nationale, Gérard Pau ne peut rester inactif.

Le journal de Marie-Edmée précise qu'il quitte Nancy le 19 octobre pour rejoindre Besançon où est installé le dépôt de son régiment, devenu le 78<sup>ème</sup> de marche.

## L'armée des Vosges et l'Armée de l'Est

Reformé au camp de Chalons, le 78<sup>ème</sup> régiment d'infanterie avait participé à la bataille de Sedan. Le dépôt de Besançon ne contient plus que des effectifs épars, mais le Gouvernement de la Défense Nationale veut continuer les combats et débloquent Paris ; comme l'essentiel de l'Armée d'active est dans Paris, la solution passe par le recours aux dépôts de province. Gambetta, Ministre de la Guerre et de l'Intérieur, prend trois décisions<sup>(14)</sup> : les effectifs des compagnies sont doublés pour faire face à la pénurie de capitaines ; les promotions sont accélérées par la suppression des délais entre les grades, et on institue une armée auxiliaire de 7 à 800 000 hommes.

Dès qu'il rejoint son régiment, le sous-lieutenant Pau accède au grade de Lieutenant ; parti de Nancy le 19 octobre, arrivé à Besançon le lendemain, il est nommé Lieutenant le 26 octobre. La compagnie qu'il dirige rassemble 200 conscrits avec comme seuls cadres un garde forestier et un vieux sous-officier.<sup>(15)</sup>

Besançon était alors dans la zone de combat de l'Armée des Vosges du général Cambriels, réduite à 24 000 hommes.

Le dossier du général Pau indique pour cette période : « assiste à différentes affaires sous les murs de Besançon » et précise plus loin que le lieutenant Pau avait pris part aux combats sur l'Ognon (du 21 au 25 octobre) Cussey, Voray, Marnay et Chatillon. C'est un épisode particulièrement intéressant de la guerre et de la vie du futur général car l'Armée française tente de se recomposer en amalgamant les unités d'active qui subsistent encore, avec la levée des mobiles départementaux ; le résultat ne sera pas concluant face à une Armée prussienne déterminée et efficace.

D'octobre à janvier, Besançon est au centre des opérations. Garibaldi est présent à Dôle à compter du 16 octobre, mais aucun des trois Généraux<sup>(16)</sup> en chefs successifs en Franche-Comté n'arriveront à le faire coopérer aux actions qu'ils mettent en œuvre, et son armée restera indépendante avec des résultats marginaux.

Les Prussiens du général Werder ont pour instruction de poursuivre l'Armée des Vosges du général Cambriels jusqu'à Besançon puis d'obliquer vers Bourges et Dijon afin d'anéantir l'Armée de la Loire. Mais Werder néglige Besançon et avance directement sur Dijon : les troupes françaises de Besançon en profitent pour se porter sur la rivière Ognon afin de menacer le flanc gauche des Prussiens.

Après plusieurs jours de combats pour la maîtrise des ponts (pont de Pin, de Cussey, de Voray) l'Armée prussienne est arrêtée devant Chatillon le Duc, Auxon-Dessus ; c'est un coup d'arrêt, mais non décisif puisque Werder se retourne et s'empare de Dijon le 30 octobre.

Le lieutenant Pau, qui participe à ces combats, accède au grade de capitaine dès le 8 novembre, à l'issue de ces engagements, toujours au 78<sup>ème</sup> régiment d'infanterie de marche, mais dans une perspective bien précise : la constitution d'un nouveau régiment, le 63<sup>ème</sup> de marche,

par amalgame du 2<sup>ème</sup> bataillon du 78<sup>ème</sup> auquel il appartient, avec deux autres bataillons issus des 84<sup>ème</sup> et 85<sup>ème</sup> de marche.<sup>(17)</sup>

Toujours à Besançon, le régiment est aux ordres du lieutenant-colonel Desveaux de Lif, et il doit se préparer rapidement afin de constituer le noyau de l'Armée de l'Est, en voie de rassemblement, et dont l'objectif est de débloquent Belfort assiégé depuis le 3 novembre.

La mise sur pied de l'Armée de l'Est a été décidée début décembre et se réalise par le partage des troupes de l'Armée de la Loire en deux entre la « deuxième » Armée de la Loire confiée à Chanzy et l'Armée de l'Est confiée à Bourbaki, qui jouit alors d'une excellente réputation militaire.

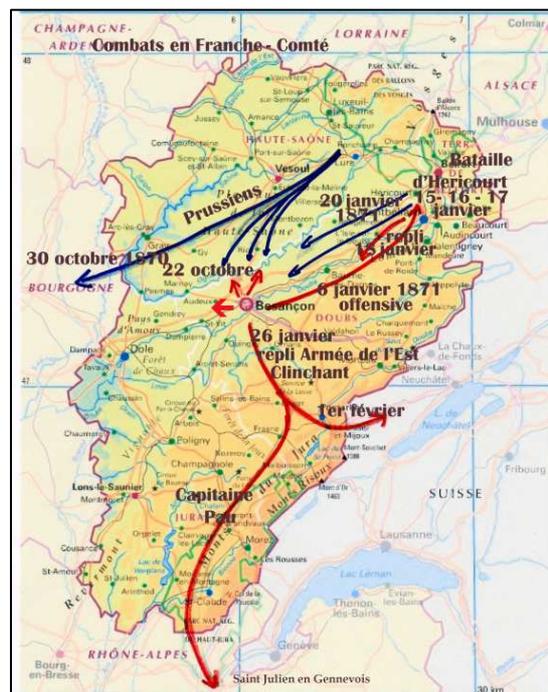
Le capitaine Pau participera au désastre de cette armée de 120 000 hommes, vaincue par 45 000 Prussiens : les proportions sont celles de Froeschwiller, mais inversées, et la victoire reste à sens unique.

**Dans un premier temps**, il participe avec son régiment à l'attaque sur Montbéliard. Le 63<sup>ème</sup> de marche protège le flanc du 24<sup>ème</sup> Corps et rencontre une première fois les Prussiens à Arcey où il passe en force. Durant la bataille d'Héricourt qui dure les 15,16 et 17 janvier sur la rivière Lisane où les Prussiens se sont embusqués, son régiment attaque deux jours de suite sans succès le village de Bétonvilliers et subit de grosses pertes.

**Dans un deuxième temps**, l'Armée recule mais le capitaine Pau ne connaîtra pas cette phase cruelle de repli ; l'Armée française était épuisée par le froid et le manque de subsistances, et la blessure du Capitaine s'était rouverte. Ayant rejoint l'ambulance à Rainans, il sera évacué à l'hôpital de Besançon où il bénéficiera d'une semaine de repos. En effet, l'Armée se replie le 18 de Montbéliard sur

Besançon, où elle séjournera quelques jours avant d'entamer le 26 la deuxième phase de repli ; c'est une bien courte convalescence !

**Dans un troisième temps**, le capitaine Pau va participer au nouveau repli de l'Armée encore plus vers le Sud. Le général Clinchant succédait à Bourbaki qui avait tenté de mettre fin à ses jours. Il envisageait un repli sur le Rhône et on sait que l'Armée allemande l'a contraint à se tourner vers la Suisse. L'historique du 63<sup>ème</sup> de marche indique que le 1<sup>er</sup> bataillon a suivi l'internement en Suisse, mais que les 2<sup>ème</sup> et 3<sup>ème</sup> bataillons ont longé la frontière jusqu'au



pays de Gex en se faulant entre les troupes allemandes. C'est évidemment là que se trouvait le capitaine Pau à la pointe du mouvement !

Citons la mention d'Antoine de Latour, qui figure dans l'introduction du journal de Marie-Edmée, qui était à nouveau partie à la recherche de son frère :

*« Pas un des hommes de sa compagnie ne le quitta et quand toute illusion eut disparue, ignorant comme tout le monde si l'armistice (le 28 janvier à Paris) comprenait ou non l'Armée de l'Est délaissée (ce n'était pas le cas), il voulut continuer à tenir la campagne. Il s'ensevelit dans une folle obstination et dit à son monde après avoir obtenu la liberté de mouvement du corps qu'il commandait « pour moi qui ait été prisonnier une fois, je ne me rendrai pas, même aux Suisses nos amis ». Il passe 7 nuits avec 120 fantassins français à travers l'armée du général Manteuffel, au prix de dangers constants et gagne Saint Julien en Savoie ».*

Son livret militaire porte la mention laconique : « retraite de l'Armée de l'Est jusqu'en Savoie ». Le 13 février, l'Armistice général est signé et il est resté libre, les armes à la main !

Mais si la guerre est terminée avec les Allemands, la paix n'est pas encore établie en France : la Commune de Paris se profile.

## La Commune de Paris

Entre la signature de l'Armistice général le 13 février et l'insurrection de Paris qui débute le 18 mars, le délai est à nouveau très court !

Le capitaine Pau n'a vraisemblablement pas été insensible au démarrage de l'insurrection car le général Lecomte, fusillé par les Communards le 18 mars avec le général Clément-Thomas, faisait partie des ses professeurs au Prytanée militaire de La Flèche. Sa sœur Marie-Edmée, indique dans son journal que les dessins qu'elle envoyait à Gérald finissait parfois dans le pupitre du professeur Lecomte ! Cadeau ou confiscation ?

Ni le journal de sa sœur, ni son dossier militaire ne contiennent cependant d'informations sur les motivations du capitaine Pau à ce moment. On peut toutefois penser que l'inaction en Province, devait lui peser quelque peu, notamment après le décès prématuré de sa sœur qui avait contracté une grave infection en visitant les ambulances et en soignant les blessés.<sup>(18)</sup>

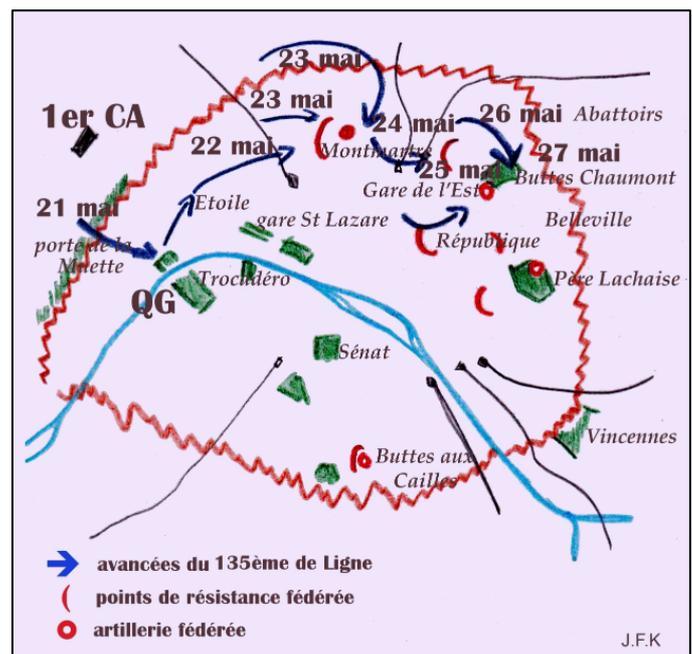
En outre, le gouvernement Thiers préparait l'investissement de Paris et il s'agissait de compléter les effectifs des régiments : le 15 mai 1871, c'est à dire huit jours avant la semaine sanglante du 21 au 28 mai, le capitaine Pau est muté au 135<sup>ème</sup> régiment d'infanterie de Ligne, basé au camp de Satory. On observe d'ailleurs qu'un mois plus tôt, ce régiment était commandé par le colonel Carray de Bellemare, l'ancien chef de corps du 78<sup>ème</sup> de ligne à Frœschwiller.

Il existe donc de fortes présomptions pour qu'il ait sollicité sa nouvelle affection.

Le régiment qu'il rejoint est une unité d'élite composée de soldats réguliers qui a combattu les Prussiens durant le siège de Paris et qui a déjà participé aux combats de banlieue pour contenir les insurgés dans Paris.

Du 19 au 21 mai, le 135<sup>ème</sup> régiment cantonne à Rueil-Malmaison et prend position à Neuilly où il repousse deux tentatives de sortie des insurgés à la porte Maillot.

Le 21 à 7 heures du matin, il entre dans Paris par la Porte de la Muette et gagne la place des Ternes en passant devant le Trocadéro puis en traversant la place de l'Etoile. Le 23, il est désigné pour s'emparer de la Butte Montmartre, qu'il occupe sans coup férir par un mouvement tournant par Clichy et Levallois. L'historique du régiment indique<sup>(19)</sup> : « Ainsi tombait dès le deuxième jour de la bataille engagée dans Paris, cette position réputée inaccessible et où l'insurrection avait remporté deux mois auparavant son funeste triomphe ». Pau se rappelle sans doute la mémoire du général Lecomte fusillé à cet endroit deux mois auparavant.



Le 135<sup>ème</sup> progresse alors dans le nord-est parisien et finit le 27 mai par se rendre maître des abattoirs de la Villette, et des Buttes Chaumont, aux abords de Belleville, dernier carré de résistance fédérée.

L'historique du régiment est synthétique et il ne permet pas de situer le rôle du capitaine Pau dans les combats ; l'histoire personnelle du Capitaine permet cependant de penser que le ressentiment ne constituait certes pas sa motivation principale.

La paix revenue, Gérald Pau devient le 24 juin chevalier de la Légion d'Honneur, à l'âge de 22 ans.<sup>(20)</sup> Le régiment fait alors partie de la 2<sup>ème</sup> division du 1<sup>er</sup> Corps d'Armée.

En 1871, la paix retrouvée, il restait une formalité à accomplir : capitaine à 21 ans, droitier et handicapé par l'amputation de son avant-bras droit, il fallait qu'il soit jugé apte à poursuivre une carrière militaire et que la promotion rapide obtenue durant les combats soit validée. La commission de validation des grades le confirme le 28 février 1872 ; son chef de corps avait rendu dès le 21 octobre 1871 un avis élogieux sur ses capacités : la carrière des armes en temps de paix lui est grande ouverte.

## Vers les étoiles de général

Gérald Pau va poursuivre une carrière exceptionnelle dans une période particulièrement complexe : il faut reconstruire l'Armée après les désastres de 1870-1871. De plus, l'installation, puis la consolidation de la République entraînent une grande instabilité institutionnelle et politique qui ne laisse pas les militaires indifférents : le rôle du M<sup>al</sup> de Mac Mahon, du général Boulanger, l'affaire Dreyfus et l'affaire des fiches<sup>(21)</sup> sont autant de moments où l'Armée est bousculée par les politiques.

Gérald Pau traversera pourtant et malgré ses convictions catholiques affichées, cette époque sans anicroches, jusqu'à accéder au sommet de la hiérarchie militaire.<sup>(22)</sup> Comme les changements de grades s'accompagnent de changements d'affectation, il voyage beaucoup à travers le pays.

A 27 ans, il devient capitaine adjudant major au 120<sup>ème</sup> régiment de Ligne, et il suit les cours de l'école de guerre ; à 33 ans il devient chef de bataillon au 77<sup>ème</sup> régiment de Ligne. Un an plus tard, il accède au grade de major dans le même régiment et il est enfin nommé à 35 ans, le 6 septembre 1883, commandant « *plein* » du 23<sup>ème</sup> bataillon de chasseurs à pied dont l'effectif est de 11 officiers et 432 hommes ; **on peut observer qu'il lui a fallu attendre 13 ans pour occuper en temps de paix des fonctions équivalentes à celles qu'il avait occupées de fait en temps de guerre !**

Le chef de bataillon se fait remarquer pour l'excellente tenue de son unité. Le 6 janvier 1885, il est désigné pour se rendre en Algérie en remplacement d'unités envoyées en Extrême Orient. Cette période compte pour une période de campagne de guerre car l'Algérie est affectée par des troubles sporadiques. Il manœuvre à Alger puis en Kabylie dans la colonne du général d'Aubigny.

Le général des Garets, son supérieur lui décerne l'appréciation suivante en 1888 qui figure à son dossier : « *officier supérieur de grand mérite, remarquablement doué. Tempérament très militaire, a une grande vigueur physique et morale, beaucoup de sens pratique, la passion du métier. Esprit délié, intelligence, bonne éducation, belle allure, rien de l'arrête malgré la blessure qui l'a privé d'un bras* ».

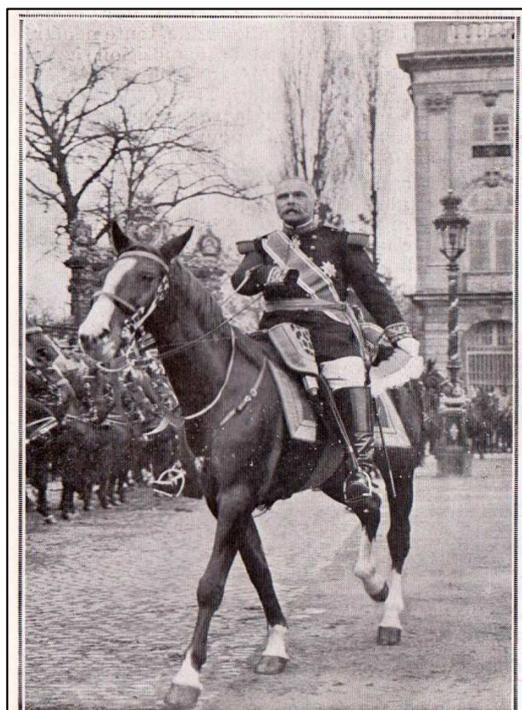
Sa carrière s'accélère alors : Lieutenant-colonel en 1890, colonel des 45<sup>ème</sup> et 54<sup>ème</sup> régiments d'infanterie, puis enfin Général de Brigade à 49 ans en 1897 : **il est le plus jeune général de l'Armée** et commande la 7<sup>ème</sup> brigade d'infanterie à Soissons.

C'est début de cette période, en juin 1884, âgé de 36 ans, qu'il se marie avec Mademoiselle Marie-Henriette de Guntz, domiciliée à Paris 16<sup>ème</sup> « *chez ses parents* ». Elle est issue d'une famille aisée et âgée de 24 ans. Fait exceptionnel pour cette époque, sa femme travaille car elle est inspectrice des hôpitaux militaires. Ils ont deux enfants, un fils Roland, qui deviendra militaire à son tour, et une fille, qui s'appellera « *Marie-Edmée* ».

Le général Pau parcourt toutes les nouvelles structures organiques : après la 7<sup>ème</sup> brigade d'infanterie, il exerce les fonctions de commandant adjoint aux écoles d'infanterie, et il dirige en 1902 la 14<sup>ème</sup> division d'infanterie stationnée à Belley.

« *il sort de l'infanterie et s'est fait remarquer par ses qualités manœuvrières et son coup d'œil. Il a de brillants services de guerre et malgré son bras droit amputé, monte vigoureusement à cheval, marche et chasse avec entrain. De caractère très bienveillant mais ferme, il sait commander et est éminemment propre à la mission qui lui incomberait en cas de guerre ; il doit arriver au grade de commandant de Corps d'Armée* ». Notation du Général de Corps d'Armée 1903.

Effectivement, il est rapidement nommé général de division et il commande alors le 16<sup>ème</sup> Corps en 1906, puis le 20<sup>ème</sup> Corps, en 1907 : il retrouve Nancy, ville de son enfance, à la tête le Corps d'Armée le plus réputé de l'époque.



En 1907 : l'entrée à Nancy du général Pau, nouveau commandant du XX<sup>e</sup> corps.

Mais les commandements supérieurs ont une durée très courte et il a exercé tous les types de commandements. Aussi, il est nommé le 30 octobre 1909 membre du **Conseil supérieur de la Guerre**. Créé en 1872, ce Conseil regroupe des généraux de division représentant chaque Arme et les inspecteurs des Armées. Le Vice-Président de ce Conseil, qui supplée le Ministre qui en est le président, est appelé à prendre la direction des opérations en cas de guerre.

En 1911 au moment du départ du général Michel, le général Pau, l'âme du Conseil, apprécié par ses pairs et par le Gouvernement, est pressenti pour en devenir le Vice-Président.

S'engage alors une discussion qui rappelle celle de sa sœur défunte avec le Chancelier Bismarck en 1870 à Reichshoffen : il veut avoir le dernier mot sur la nomination des généraux, qui incombe au Ministre. Comme il n'obtient pas satisfaction, il préfère refuser le poste de Vice-Président en arguant de son âge, car il a atteint 63 ans. Son collègue Gallieni plus jeune d'un an est pressenti à son tour mais il réagit de la même manière : ce sera donc le général Joffre, qui acceptera et qui sera en fonction en 1914. De nombreux commentaires font état des discussions autour de la succession du Vice-président du Conseil supérieur de la Guerre en 1911. Cette page reste encore à approfondir en détail ; toujours est-il qu'en 1914, le commandement en chef aurait pu incomber au général Pau, sinon au général Gallieni, et ce fut Joffre !

Les motivations du Général sont sans doute très simples : comme il le prouvera plus tard, Gérald Pau est un excellent diplomate, mais comme il l'a déjà démontré, il est surtout un homme de conviction et de décision.

Il sait que la fonction de chef d'Etat-major général est tout autant politique que militaire : en raison de son âge et de son expérience, il a vécu les désordres de 1871 et les interventions des politiques sur les opérations. C'est un combat au quotidien qu'il n'a plus envie de livrer et il juge qu'il n'a pas la latitude dont il veut pouvoir disposer : **l'histoire lui donnera d'ailleurs raison puisque pas moins de 150 généraux seront limogés au cours des deux premiers mois du conflit en 1914 !**

Gérald Pau reste un général très influent dans les Armées et dans l'opinion ; il est reconduit au Conseil Supérieur en 1912 et en 1913. Durant cette période, il joue un rôle actif dans le vote de la loi de trois ans qui augmente la durée du service national d'un an : cette extension justifiée par les tensions internationales (crise marocaine en 1911, première guerre des Balkans en 1912), et la faiblesse démographique de la France face à l'Allemagne, n'est pas sans soulever la colère des appelés qui voient leur séjour sous les drapeaux

prolongé d'un an ! Avec cette mesure, l'Armée française disposera de 160 000 hommes supplémentaires en permanence sous les Armes. Une vague d'agitation parcourt les casernes entre le 18 et le 24 mai 1913, à Toul, Rodez, Macon, Paris et des incidents sont relevés un peu partout : la « *Bataille syndicaliste* », quotidien de la CGT, crée un comité de défense des soldats.<sup>(23)</sup>

Le Conseil supérieur de la Guerre confie une mission d'enquête au général Pau : ancien combattant, blessé de guerre et souriant, il est très populaire dans le pays et il parcourt les casernes : « *nous ne sommes pas en présence d'une mutinerie militaire, mais d'un mouvement politique* » conclut-il.<sup>(24)</sup>

Le 25 mai, 150 000 personnes se rassemblent au Pré Saint-Gervais en banlieue parisienne autour de Jean Jaurès pour manifester contre la loi de trois ans, qualifiée de symbole du capitalisme militariste. Le lendemain, Le 26 mai, la police effectue des perquisitions dans les bourses de travail, les sièges syndicaux, les domiciles des meneurs, dans 88 villes du pays.

Le mouvement s'essouffle progressivement du fait des divisions entre tendances révolutionnaires. Finalement, l'Assemblée Nationale maintient la loi de trois ans, mais renonce à prolonger d'un an la classe 1910.

Le général Pau est alors le général le plus populaire du pays. Il fait la « *une* » du journal l'Illustration en 1912 et incarne le renouveau des forces militaires françaises ; mais le 28 novembre 1913, date de son anniversaire, il est versé dans le cadre de réserve.

Comme en 1869, le repos sera de courte durée.



## 1914-1918 : chef d'Armée éphémère, diplomate accompli !

Dès le déclenchement de la guerre, le général Pau est rappelé pour une mission d'expertise sur le front du nord à Maubeuge, en liaison avec l'Armée belge.

Mais la mission est courte car l'offensive d'Alsace, qui prend place dans la bataille aux frontières et qui a pour objet de préparer l'offensive française en Lorraine, s'essouffle rapidement : pris en tenaille après avoir occupé Mulhouse, le général Bonneau est contraint au repli.

Triste image pour l'opinion publique française, la conscience alsacienne et aussi pour la préparation de l'offensive en Lorraine.



Aussi, le 10 août, Joffre appelle son camarade, le général Pau, à prendre au pied levé la direction de l'Armée d'Alsace, à laquelle est assigné le double objectif de sécuriser l'aile droite française et de démonter l'ascendant de l'Armée française sur les Allemands aux populations annexées.

Le général Pau n'est pas pris au dépourvu car son QG est à Belfort, une région qu'il connaît bien depuis 1870-1871 et son Armée est composée en grande partie de troupes alpines et d'unités qu'il a dirigées.

En outre, ses fonctions de Général de Corps d'Armée à Nancy et de membre du Conseil supérieur de la guerre ont fait de lui un expert du champ de bataille de l'Est.

Alors que son Armée n'est pas encore reconstituée, il engage les éléments alpins disponibles dès le 12 août, aux ordres du général Bataille, dans la région de Remiremont, Gérardmer, Saint Maurice ; ils doivent occuper les crêtes et progresser vers Munster pour protéger l'aile droite de l'Armée de Lorraine et la concentration des troupes à Belfort.

L'offensive générale débute le 16 août, de façon progressive et différenciée entre les différents objectifs et non de manière frontale : de Belfort vers Mulhouse le long du canal du Rhône au Rhin, depuis Thann et

Cernay à nouveau vers Mulhouse, mais aussi vers Altkirch et enfin vers Colmar depuis Guebwiller et Munster.

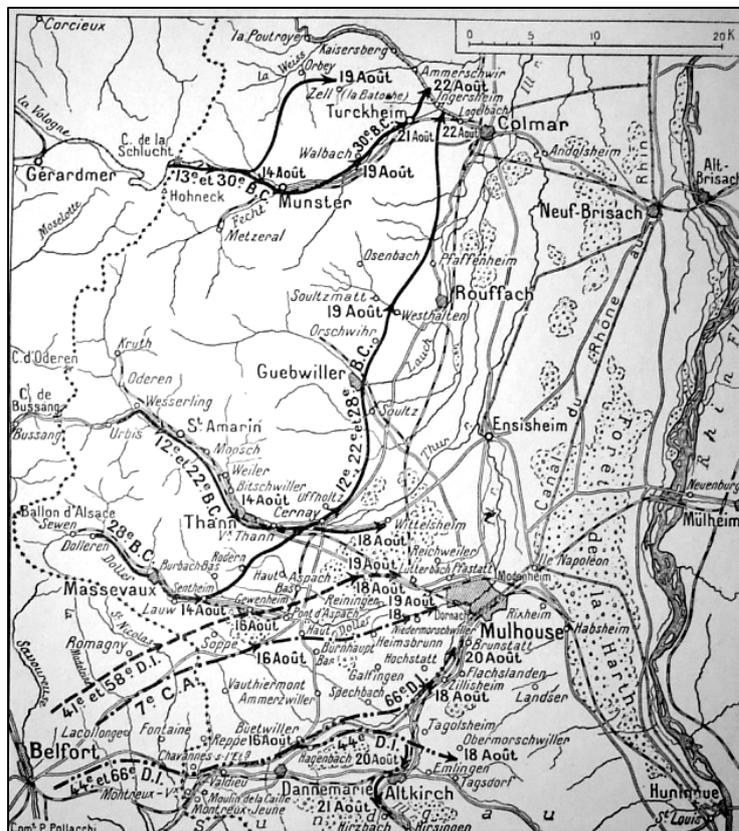
L'effet obtenu est remarquable car l'Armée allemande, surprise, recule sur tous les points, en n'opposant que des résistances ponctuelles. Mulhouse est reprise le 19 août. Le 22 août, l'armée du général Pau était à Ingesheim, dans les faubourgs de Colmar, à Ensisheim, Hirsingen et Iltzbach : l'Alsace était ouverte : « *Notre infanterie est écrasée, batteries et fantassins fuient en désordre, suivis du général von Bodungen qui marche à pied derrière les troupes battues et désemparées* ». <sup>(25)</sup>

Mais le 22 août, la 2<sup>ème</sup> Armée en Lorraine est sèchement arrêtée devant Morhange, entraînant le recul de la 1<sup>ère</sup> Armée qui abandonnait le Donon et le Col de Saales ; dès lors l'Armée d'Alsace se retrouvait positionnée en flèche à l'extrême droite et elle n'était plus en état de se maintenir seule.

Dès le 23 août, le général Pau organisait le repli de son armée, qui subissait indirectement et bien malgré lui l'échec de la bataille aux frontières. <sup>(26)</sup>

Le 24, la 63<sup>ème</sup> division de réserve et le gros du 7<sup>ème</sup> Corps d'Armée étaient transportés sur la Somme puis mis à la disposition de la 6<sup>ème</sup> Armée à Paris : ce renforcement permettra le succès de la Marne début septembre.

Les troupes françaises abandonnaient ainsi Mulhouse, puis Altkirch, Cernay, Logelbach et le Sundgau... sans combattre.



Opérations du général Pau en Haute-Alsace, du 14 au 22 août 1914

Le Commandement en chef Joffre fit afficher le communiqué officiel suivant :

*« Une grande bataille est engagée entre Maubeuge et le Donon. C'est d'elle que dépend le sort de la France et de l'Alsace avec elle. C'est au nord que se joue la partie, c'est là que le Général en chef appelle pour l'attaque décisive toutes les forces de la Nation. L'action militaire entreprise dans la vallée du Rhin distrairait des troupes dont dépend peut-être la victoire. C'est une cruelle nécessité que l'Armée d'Alsace et son chef ont eu peine à subir et à laquelle ils ne se sont soumis qu'à la dernière extrémité ».*<sup>(27)</sup>

Quelques jours après, le 27 août, le général Joffre écrit au Ministre de la Guerre.

Le Général Commandant en Chef  
à M. Le Ministre de la Guerre  
PARIS.

J'avais chargé M. le général PAU, dans des circonstances délicates, de prendre le commandement des forces réunies dans la Haute-Alsace pour coordonner leurs efforts en liaison avec ceux de l'Armée opérant dans les Vosges.

M. le Général Pau s'est remarquablement acquitté de cette mission et son action a été couronnée par de réels succès. Mulhouse, que nous avons dû évacuer, a été repris et nous avons infligé aux troupes allemandes opérant dans la région de tels échecs que la Haute-Alsace a pu être regardée comme entièrement dégagée.

Mais le développement pris par les opérations m'a contraint de remanier la répartition de nos forces, et, par suite, de disloquer le groupement confié au Général PAU.

C'est à très grand regret que je me sépare d'un tel collaborateur et vous serais reconnaissant de vouloir bien signaler d'une manière particulière au Gouvernement les éminents services qu'il a rendus.

J. Joffre

On sent bien dans ces témoignages que la décision et sa mise en œuvre n'ont pas été aisées. Pau déplorait que l'on abandonnât l'Alsace une nouvelle fois !

Il faut dire que dans la période de la bataille aux frontières qui précède la bataille de la Marne, le général Pau est le seul à avoir obtenu des résultats tactiques et stratégiques victorieux.

La manière dont il a mené l'offensive est un modèle, d'autant plus rare dans le premier conflit mondial, que le général Pau fait preuve d'une exceptionnelle habileté manœuvrière alors que les mouvements, déjà en 1914, étaient marqués par leur nature frontale.

Conscient de la nécessité du repli, il souhaitait maintenir davantage de troupes en Alsace pour ne pas abandonner les villes retrouvées ; souvenirs de 1871 ! Ce n'était d'ailleurs pas impossible puisque l'Armée allemande faisait porter son effort dans le nord du pays et

qu'aucune offensive n'était plus à redouter en Alsace.

Mais il avait renoncé au poste d'Etat-major en 1911 au profit de Joffre et dès lors, il n'était pas aisé de faire valoir des conceptions stratégiques différentes de celles du Chef d'Etat-major.

Le général Pau sans commandement, est nommé chargé de mission spécial auprès du Ministre de la Guerre et rattaché au Conseil supérieur de la Guerre. Son entêtement lui permet d'assurer des liaisons officieuses avec le Commandant en chef.

En octobre 1914, après la chute d'Anvers, le général Joffre lui confie une mission de soutien aux Armées belges, **mais il faut retenir en priorité son rôle dans l'approfondissement des relations franco-russes qui sera fondamental.**

Le 28 janvier, le Ministre de la Guerre lui confie la mission de se rendre en Russie pour remettre à son altesse le Grand Duc Nicolas, l'insigne de la médaille militaire, dont il vient d'être décoré par le Président de la République.<sup>(28)</sup>

Au-delà de cet aspect anecdotique, sa mission consiste en fait à expertiser le fonctionnement de la coopération militaire entre les deux Armées, à s'assurer de l'état réel du matériel et du moral des Armées russes, à étudier le déclenchement de l'opération des Dardanelles, et à renforcer l'influence alliée auprès des pays alliés et neutres de l'Europe Balkanique.

Sa mission se déroule du 9 février au 11 avril 1915 et elle aura un grand effet.<sup>(29)</sup> L'Armée russe est particulièrement combative, mais derrière cette image, il découvre que le matériel, en particulier l'artillerie, n'est pas à niveau face aux Allemands et que certaines unités manquent de fusils : des livraisons françaises ont été détournées. Quant aux relations locales entre les autorités civiles et militaires russes et les diplomates français, elles sont évidemment excellentes, mais pas vraiment parfaites ! L'attaché militaire, le général de Laguiche est accepté, mais l'ambassadeur M. Paléologue, loin de Paris, conduit les relations à sa convenance, ce qui irrite les Russes, jusqu'à l'Empereur... Alors que les Français et les Russes



Réception de la mission par le grand Duc Pierre, à la Stavea, à Baranovitchi, le 6 mars 1915

manœuvrent pour aider la Serbie et entraîner la Roumanie dans la guerre à leurs côtés, l'Ambassadeur tergiverse. Dès lors, la confiance n'étant pas absolue, les informations militaires laissent parfois à désirer et la coopération s'en ressent.

Sa visite se passe entre des réceptions à la fois empreintes de naturel slave et de luxe à la russe, et des incursions sur le front où le général Pau essuie des tirs d'obus !

Début mars, le général Pau a un long entretien secret avec le Grand Duc Nicolas au QG russe situé à Baranovichi « *d'où les deux chefs sortirent l'air préoccupé* ». <sup>(30)</sup> Il s'agissait de la liaison des opérations russes avec les opérations franco-anglaises aux Dardanelles ; les Anglais n'avaient pas la même approche et les deux généraux conviennent de la nécessité d'une opération franco-anglo-russe sur le Danube... On reconnaît là le général Pau qui réfléchit à des opérations combinées sur une grande échelle pour sortir de l'enlèvement dans lequel le front occidental était tombé : il faudra attendre 1918 pour que cette opération voie le jour... sans la Russie ! Mais tous les alliés n'y avaient pas intérêt, du moins au même moment : les Anglais refusent de voir les Russes s'approcher de Constantinople et occuper les Balkans !



*Devant les bureaux de l'Etat-major à Baranovitchi*

De gauche à droite : *généraux de Laguiche, Ianouchévitch, Pau et Danilov.*

Il rencontre le Tsar en privé à deux reprises, qui le traite avec amitié. Le général Pau demandera à la fin de la guerre, l'autorisation de porter sur son uniforme la décoration de Saint Alexandre Newsky avec glaives, qui lui sera décernée. <sup>(31)</sup> Au conseil supérieur de la guerre, Pau est considéré comme le « *persona grata* » du Tsar !

Son voyage à travers les Balkans pour rejoindre Petrograd et pour en revenir via la mer Noire n'est pas qu'un simple transit. L'objectif est aussi de mobiliser l'opinion des pays traversés et d'attester la force de l'entente franco-russe dans les Balkans.

Accueil enthousiaste dans la Serbie en guerre, plus réservé en Bulgarie, et explosions de sympathie en

Roumanie, où les ovations se succèdent à chaque arrêt, tant à l'aller qu'au retour. Mais si le peuple roumain est francophile, le Gouvernement tente de rester neutre : la Russie lui propose la Transylvanie l'Allemagne la Bessarabie, la France donne du matériel et l'Allemagne de l'argent... et les approvisionnements militaires d'Autriche en Turquie traversent tranquillement son territoire...

Les gouvernements français et russe tirent les conséquences de la mission dans les mois qui suivent en instituant une mission française accréditée auprès du QG russe dont l'objectif est d'établir **le courant de confiance indispensable**, souligné par le général Pau dans son rapport : le chef de la mission cumulerait la représentation du chef des Armées et du chef du Gouvernement <sup>(32)</sup> !

Le Sénateur Doumer et le général Pau repartent en Russie... En décembre 1915, Pau négocie avec son correspondant, le général Belaïeff, la mise sur pied d'une brigade d'infanterie à envoyer en France.

Le général Pau aura ainsi mis en place la collaboration des deux Armées et des deux Gouvernements qu'il pilotera discrètement depuis le Conseil Supérieur de la Guerre. Il réalise des déplacements, mais dans l'orbite gouvernementale et son dossier militaire ne les cite pas.

Mais la mission évoluera avec les changements successifs de chefs d'Etat Major français après le départ de Joffre et aussi des gouvernements, en particulier avec l'arrivée de Clémenceau, très peu russophile et peu enclin à soutenir les Empires monarchiques.

Ainsi, ses missions changent de nature et il n'occupe plus le premier plan : il visitera en 1917 les centres d'internement de prisonniers en Suisse, puis il sera envoyé en Australie et en Nouvelle Zélande pour développer les relations politiques et stimuler les recrutements au plus fort des combats de l'été 1918.



En maréchal anglais.

A Kislovodsk, au Caucase.

Rôle actif s'il en a été, avec de grands succès car son tact plein de savoir-faire, son prestige de glorieux mutilé et sa réputation militaire furent utilisés à bon escient.

A peine la guerre terminée, il accepta la tâche de Président de la société de secours aux blessés militaires et du Comité Central de la Croix Rouge française.

Il fut cité le 10 novembre 1920 à l'ordre de l'Armée française :

« a commandé l'Armée d'Alsace au début de la campagne à la tête de cette armée, a remporté le 19 août 1914 sur le front de Mulhouse-Altkirch, une victoire complète qui, en outre de la conquête de Mulhouse et de toute la Haute Alsace et des abords de Colmar à la Suisse, nous rapporte 24 canons et plusieurs milliers de prisonniers. Au cours de nombreuses missions notamment en Belgique, en Russie, en Roumanie, au Caucase, a rendu à la cause commune les plus éminents services » J.O. 10 novembre 1920

C'est bien, mais il semble qu'il méritait mieux.

Il décédera le 2 janvier 1932 et sera inhumé dans le caveau des Gouverneurs aux Invalides.

\* \* \*

En août 1919, alors âgé de 71 ans, le général Pau revient à Reichshoffen visiter l'Alsace redevenue française et la famille qui l'avait si chaleureusement accueilli en août 1870 après sa blessure. Il est fait citoyen d'honneur par délibération du Conseil Municipal du 16 août 1919. Cette visite est évidemment symbolique à plusieurs titres mais elle contient, une dimension qui lui est éminemment personnelle ; c'est à Frœschwiller que sa carrière de soldat avait débuté dans cette bataille meurtrière et c'est à partir de ce moment que la personnalité se révèle et s'épanouit. Le 1<sup>er</sup> août 1919, après ses aventures, il est reversé à nouveau dans le cadre de réserve et à priori il n'en ressortira plus : en homme de cœur, il revient la même année à Reichshoffen où s'arrête son aventure militaire là où elle avait commencé 50 ans plus tôt.

On voit sur les photos de l'été 1919 son air malicieux et bienveillant, la joie aussi des habitants qui le reçoivent.

A la fin de cet article, une question restera sans réponse : comment la guerre de 1914 aurait-elle pu débiter s'il avait assumé le commandement en chef de l'Armée ? la bataille aux frontières aurait-elle été perdue comme elle l'a été ?



Visite à Reichshoffen en 1919 – Archives SHARE

(1) Musée historique et industriel de Reichshoffen. La statue est la réplique de la vierge votive pour l'épidémie de choléra. Elle est restée longtemps en façade de la maison Robein-Damm.

(2) Journal de Marie-Edmée – Paris, Plon 1876.

(3) Journal de Marie-Edmée.

(4) Le jeune Pau et le général signeront toujours « Gérald ».

(5) Journal de Marie-Edmée.

(6) La bataille de Mentana a eu lieu le 3 novembre 1867 entre l'armée française et les gardes pontificaux pour défendre les Etats du Pape contre les garibaldiens ; ce fut le premier usage du chasspot.

(7) SHD 4M71 historique du régiment.

(8) cf Gal. Bonnal « Frœschwiller » édition Chapelot Paris 1899.

(9) cf supra SHD 4M71

(10) cf supra SHD 4M71

(11) Dossier militaire SHD, 9 YD361.

(12) L'Illustration 9 janvier 1932.

(13) Voir « Wissembourg – Frœschwiller 1870 » Association des œuvres scolaires de Wissembourg 1989.

(14) Charles Freycinet « la guerre en Province » pendant le siège de Paris 1872 – Michel Levy éditeur.

(15) Renseignement recueilli par le journal le Figaro, le 4 janvier 1932.

(16) Cambriels, Michel le 26 octobre 1870, puis Crouzat début novembre.

(17) Historique du 63<sup>ème</sup> régiment d'infanterie de Ligne SHD 4M60.

(18) Elle décède le 7 mai 1871 et un immense cortège de soldats et d'habitants de Nancy l'a accompagnée durant ses obsèques.

(19) Historique du 135<sup>ème</sup> RI, SHD, 4M93.

(20) Son dossier figure sur la base Léonore, Ministère de la Culture.

(21) Affaires des fiches : le Ministre de la Guerre avait demandé que l'on établisse des fiches de renseignement sur les officiers catholiques, suspects au régime

(22) Au moment de son décès, l'hebdomadaire Le Pèlerin indique qu'il n'avait cessé de fréquenter assidument le pèlerinage de Paray le Monial.



(23) Alternative libertaire, « mai 1913 – début de mutinerie dans les casernes ».

(24) Alternative libertaire – supra

(25) propos cités dans l'ouvrage « la grande guerre vécue par les combattants » juillet 1922. Quillet

(26) L'expression « bataille aux frontières » regroupe les combats d'août 1914 lorsque le plan XVII préconisait l'offensive générale. Elle se termine par un échec cinglant et l'offensive allemande par la Belgique.

(27) cf supra. La grande guerre vécue par les combattants. Quillet 1922

(28) l'ordre de mission figure dans son dossier. 9YD361

(29) Elle est racontée dans un ouvrage du colonel Melot. La mission du général Pau – Payot 1931.

(30) Relation du colonel Melot.

(31) L'autorisation figure dans le dossier du Général – SHD supra.

(32) Tout le sous dossier et les préconisations figurent dans son dossier en SHD – supra.

## Bibliographie

- Général Bonnal – Frœschwiller 1870 – Chapelot Paris 1899
- Journal de Marie-Edmée Paris Plon 1876
- Charles Freycinet « la guerre en Province » 1872 éd. Levy
- l'Illustration numéros :
  - \* 3597 – 1912
  - \* 9 janvier 1932
- colonel Melot – mission Pau – Payot 1931
- La grande Guerre vécue par les combattants, Quillet 1922
- Alternative libertaire – mai 2013
- Dossier du Général SHD, 9YD361



***Le général Pau lors de sa visite à Reichshoffen en 1919*** – Archives SHARE